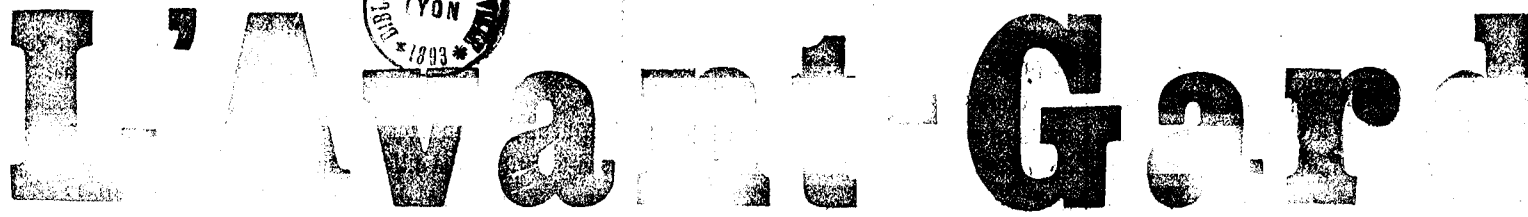


VENTE

34, Rue Tupin

LYON



BOITE

92, Rue Mercière

LYON

JOURNAL DES FRANCS-TIREURS

Pour tout ce qui concerne la Rédaction, s'adresser à M. DENIS BRACK, Rédacteur en chef, Grande-Rue de Cuire, 77, Lyon.

Un traité passé avec un nouvel imprimeur lui assure l'impression définitive de *L'Avant-Garde*.

Notre journal en a donc fini avec ses pérégrinations et nous espérons que, désormais, son exécution typographique répondra au succès que lui ont fait ses nombreux lecteurs.

LES FRÈRES FRAPPEURS

Les bons et chers frères, que la voix du peuple, cette prétendue voix de Dieu, a décorés du titre d'*Ignorantins*, règnent actuellement, en France, sur environ cinq cent mille petits garçons; un nombre au moins double de petites filles sont rangées sous le sceptre de nos très-chères sœurs en doctrine chrétienne.... Plus de quinze cent mille jeunes âmes, réparties dans près de dix-huit mille circonscriptions ou écoles, voilà donc, à notre époque, la population de l'empire congréganiste!

Lyon constitue une des plus belles provinces, naturellement!

Aux Brotteaux, à l'angle des rues Bossuet et Masséna, c'est-à-dire entre un évêque catholique et un maréchal impérial, fleurit une de ces saintes écoles, pour laquelle le jour de gloire est arrivé!

Depuis longtemps s'échappaient de là des pleurs d'enfants, des hurlements de douleurs, entrecoupés par des bruits étranges et des voix pleines de colère....

Des voisins s'imaginaient voir une foule de petits garçons criant aux pieds de noirs colosses, dont les mains armées de singuliers instruments de torture tombaient et retombaient.... de grosses touffes de cheveux jonchaient le sol... de larges et sombres ecchymoses tachetaient ces petits corps, dont quelques-uns même apparaissaient suspendus par les pieds à d'énormes clous enfoncés dans les murailles...

Or, on ne tarda pas à savoir que ces voisins n'avaient pas été le jouet d'une vaine imagination!

Aussitôt les mères de s'effrayer, les pères de s'indigner... une profonde

émotion agite notre ville, gagne en la même seconde Paris et Marseille, s'étend dans toute la France... Il est aujourd'hui manifeste que le charivari, qui a salué les hauts faits de notre très-bon et très-cher Frère Melchior Olivier, se prépare plus bruyant encore en faveur de notre non moins bon et cher Frère Pirin...

On voit bien que nous vivons en un temps de carnaval!

Je l'avoue, cette émotion si générale me comble d'étonnement... ou mon pays est devenu bien impressionnable ou il est bien oublieux!

Ont-ils donc déjà pu se perdre dans les neiges d'Antan, ces récents héros de la doctrine chrétienne, ces chers frères, Doyat et Mercier, qui par les pieds, eux aussi, suspendaient leurs petits souffredouleurs à une couronne de lit et s'es-crimaient contre eux avec des manches à balai.... qui lançaient vers le plafond de la classe de jeunes têtes, lesquelles retombaient ensanglantées sur le plancher retentissant, ou les contraignaient à tracer, avec la langue, des croix sur le siège des latrines?...

Ce bon frère Orsanne, qui, lui aussi, suspendait ses impuissantes victimes à des clous fixés dans les murs, ou, après leur avoir lié pieds et mains, se plaisait à les pousser, à les bousculer, pour les relever par les cheveux.... qui, taillant sa baguette en aiguillon, s'amusait à piquer jusqu'au sang son faible troupeau humain, jusqu'à ce que l'instrument de torture se brisât dans une cuisse ou ailleurs?...

Et cet autre excellent frère, qui, tout fanatique qu'il fût du signal et de la patoche, aimait à battre du tambour sur le sol dur et sonore avec des têtes d'enfants?...

Vite, passons-en, et de non moins fameux!... et reconnaissons que les exploits dont Lyon vient d'être le théâtre n'offrent rien de nouveau, d'extraordinaire, et ne méritent pas les honneurs d'un exceptionnel tapage!

Déjà notre cher frère Melchior Olivier a obtenu quinze jours de prison; mais ses prédécesseurs, ceux dont je me

suis complu à citer les noms glorieux, avaient été honorés, qui d'un mois, qui de trois, qui de quatre, qui même de six!...

A dire vrai, je suis enclin à penser que si j'avais eu l'avantage d'être le défenseur de ces messieurs, moins grande aurait été la récompense décernée à leur mérite...

Ce n'est pas que j'en sois jaloux ni pour Lyon ni pour moi, mais leurs actes me semblent des phénomènes tout naturels...

En effet, voilà des gaillards, tels qu'Olivier, Dogat, Mercier et C^{ie}, jetés dans l'armée des *Ignorantins* par un de ces mille hasards dont se compose l'existence humaine... Ils n'ont que quinze à seize ans et jusqu'à cet âge, se sont développés au physique et au moral sous l'action vigoureuse du tire-pieds ou de l'échelas paternel!...

Ils arrivent et ils trouvent en vigueur la discipline immémoriale de la rude patoche et de la correction manuelle et pédestre, et ils rencontrent un Directeur qui leur tient ce noble langage :

« Avant tout, nous devons obéissance à nos supérieurs. Certains gens condamnent d'une manière absolue les châtiments corporels; mais il nous est permis de croire que Jean-Baptiste de la Salle, notre fondateur, qui vient d'être mis au rang des saints, s'y connaissait un peu; or, il nous a autorisés à frapper les élèves pour leur bien (1).

Quoi donc de plus naturel pour ces jeunes gaillards, que d'appliquer avec ardeur une théorie sanctifiée, dont leurs épaules, au reste, ont déjà fait l'épreuve!...

Je me demande, d'ailleurs, si ces frères nouveau-nés pourraient, dépourvus d'une telle ressource *ad puerum*, s'acquitter de leur mission officielle...

Très-ignares ils entrent au noviciat, pâlisent quelques mois sur des bouquins surannés, puis partent en guerre contre l'enfantine ignorance.

(1) Historique.

Le costume fait le principal de leur armure.

Dernièrement je lisais une lettre écrite par un de ces bons et chers Frères... moins de lignes que de fautes d'orthographe et de français!...

Il est vrai que cet excellent frère est Directeur d'une école!

A mon avis, de tels instituteurs ne peuvent avoir qu'une seule méthode pour enseigner à l'enfance ce qu'ils ignorent.

L'élève écrit, mais se trompé... — Vite un coup de signal ou biscuit sur l'extrémité des doigts!... — Et maintenant, va, petite main meurtrie!...

L'élève bégaie, se trouble dans sa leçon ou son addition... — Il faut l'empoigner aux cheveux et secouer sa jeune tête, afin d'éclaircir ses idées...

L'élève paresse... — Administrez-lui une solide coup de pied sur la partie la plus charnue de sa petite personne, afin de le faire avancer.

L'élève réplique-t-il... — Qu'on le ficelle et suspende au clou...

La raison du plus fort est toujours la meilleure.

Voilà, je m'imagine, la seule gymnastique intellectuelle et morale que doivent posséder les Olivier, les Pirin et autres frères frappeurs!

De ce système remarquable il résulte que si l'esprit de l'enfant se ferme et s'abrutit de jour en jour, son cœur s'ouvre de plus en plus à la haine, au désir de la vengeance, à toutes les passions funestes. Merveilleuse compensation!

Soyons juste :

S'il y a des chers frères qui frappent les enfants, on en rencontre aussi qui les aiment et les caressent... Nous ne devons pas oublier les noms insignes des chers frères Gesbert, Dumoustier, François, et *tutti quanti*... Ils étaient si peu avarés de ces caresses ineffables qui dévorent!...

Caresses qui font mourir!

Voilà diverses circonstances atténuantes que je recommande à l'avocat de notre cher et bon frère Pirin!

Denis BRACK.

MENS PROPÓS D'UN FRANC-TIREUR

Grande nouvelle! une demoiselle se marie!... Cette demoiselle, nous ne la nommons pas. La pudeur et un autre sentiment nous le défendent. Cette demoiselle a laissé sa trace dans l'industrie de nos pays. Rappelons cette particularité; elle sera pour quelques-uns une désignation suffisante.

Il y a ans, un tapissier de Paris commandait à un manufacturier de mousseline de Tarare une tenture de chambre à coucher. Sur le fond de cette tenture, pour laquelle il semblait que les fées eussent tissé de leurs doigts les fils aériens qui flottent dans l'atmosphère aux doux rayons du soleil d'automne, étaient brodées des marguerites baisées par des abeilles...

Or, cette demoiselle aux abeilles et aux marguerites se marie. Un journal de Paris, le *Gaulois*, a annoncé la chose et nommé la demoiselle par ses nom et prénoms.

Il a même ajouté, sous le voile d'une réticence transparente, deux lignes d'indiscrétions croustillieuses...

Le lendemain, Edmond About donnait une lettre au *Gaulois*, aussi salée que d'habitude, il est vrai (que voulez-vous? quand la nature vous a vidé une salière mi-partie gauloise et attique dans votre écritoire!) mais pas plus poivrée qu'il ne convient... Att... chi!... La préfecture de police en a été pourtant prise d'un effroyable éternement, et, le temps de lui dire: Dieu vous bénisse! elle retirait au *Gaulois* la vente sur la voie publique.

Cette coïncidence a sauté aux yeux de tout le monde, même à ceux du *Salut Public* qui a pris la licence vraiment effrayante de la signaler.

Rudement osé quand il s'y met, le *Salut*! Ah! *Gaulois* mon ami, cela vous apprendra à nommer les masanes. Votre histoire avec la mère Chanoine aurait dû pourtant vous rendre circonspect.

Vous savez comment About va se venger d'avoir été mis de la sorte, non pas à la rue, mais hors de la rue?

Il donnera au *Gaulois* un article quotidien; au lieu de lâcher des vérités par poignées, c'est à pleins sacs qu'il les lancera à la volée...

Or, comme les vérités dites par lui sont bonne et belle monnaie littéraire de l'or voltairien le plus pur, quel mélodieux tintement, quel scintillement merveilleux cela va faire! Abonnez-vous donc vite au *Gaulois*!

M. Eloy, substitut du procureur impérial, a été remarquable de convenance et presque de modération dans son réquisitoire contre notre confrère M. Dumarest. Compliments à M. Eloy. Il aurait pu, avec nous....

Mais nous aimons à pouvoir lui offrir nos félicitations désintéressées, et nous aimons aussi à penser que si le rasoir légal devait un jour ou l'autre, de rechef, nous râcler l'épiderme, il se contenterait d'être tranchant et... bien essuyé!

Les coulisses du Grand-Théâtre sont devenues assez moroses depuis quelque temps. On n'y voit plus, appuyé contre le second portant de droite, l'ami des beaux-arts...

Feuilleton de l'Avant-Garde

JOSÉ ARRASTOYA

III (Suite).

Après un combat opiniâtre qui dura deux heures, il fallut céder à des forces quadruples. Les carlistes se retirèrent, harcelés par les gérillas, poursuivis par la cavalerie partout où le terrain lui permettait d'agir. Pendant ce mouvement de retraite, le général donna à son aide de camp un ordre à porter à l'extrémité de la ligne, et don José partit au galop. Le terrain était boisé, il se trouva un moment égaré. Comme il débouchait dans une clairière, par le côté opposé, un cavalier-christino, qui revenait de la poursuite, se présenta à lui: ils mirent le sabre à la main, et fondirent l'un sur l'autre. Dans cette passe, le soldat fut désarmé; mais, mieux monté que don José, il tourna bride, revint sur lui, et fit feu de son pistolet, dont la balle entra dans l'épaule du

cheval. L'animal manqua des quatre pieds et tomba foudroyé.

La position de don José était des plus critiques: il avait lâché son sabre dans la chute. La jambe droite prise sous sa monture, le bras droit embarrassé, réduit à se servir de la main gauche, il était à la merci du soldat; celui-ci s'attachant à terre, ramassa son sabre, passa le bras gauche dans la bride de son cheval, et se disposa à envoyer une âme au ciel.

A ce moment suprême, don José, étendant son bras libre, trouva sous sa main la fonte gauche de la selle; il y prit son pistolet, l'arma, et le coup partit avec tant de bonheur que le soldat, atteint en pleine poitrine, tomba la face contre terre sans pousser un soupir.

« Caramba! cria la voix bien connue de don Antonio, le beau coup que voilà! Je ne me trompais pas, c'est mon ami don José Arrastoya; je l'avais vu de loin. J'accourais lui dire bonjour et lui proposer de vider la querelle à nous deux, quand ce pauvre diable m'a prévenu. Mais, ajouta-t-il en voyant boiter l'aide de camp qu'il avait aidé à se relever, c'est impossible pour aujourd'hui, vous êtes trop endommagé.

— Don Antonio, dit l'officier carliste, je suis votre prisonnier.

— Mon prisonnier! répondit le colonel christino (car il portait les insignes de ce grade), y pensez-vous? Vous seriez fusillé dans les vingt-quatre heures, sans cérémonie, comme don Santos Ladron, le premier martyr de votre cause. Vous n'êtes pas des ennemis, vous êtes des rebelles. Prenez le cheval de ce soldat, et sauvez-vous; c'est le plus sûr.

Il aida don José, tout endolori de sa chute, à se mettre en selle.

« Je vous dois la vie, dit l'aide de camp, je ne l'oublierai pas.

— Au revoir, don José, l'épée à la main, dès que vous aurez recouvré l'usage de votre bras.

— De grand cœur! répondit fièrement don José; mais j'aime mieux espérer que nous nous embrasserons à Madrid, lorsque tous les Espagnols auront enfin compris leur devoir.

IV.

L'Espagne est, de tous les pays chrétiens, celui qui professe le plus d'indifférence pour le sang versé et de dédain pour la vie des hommes. On

voit que le sabre musulman s'est longtemps promené sur ces têtes. D'impitoyables rigneurs frappèrent l'insurrection à sa naissance: « L'individu » qui aura recelé des munitions appartenant aux » rebelles, dit un général, comme poudre, balles, » argent, sera passé par les armes... La maison » de celui qui aura fait feu sur les troupes de la » reine sera incendiée; si ce n'est pas le pro- » priétaire qui a fait feu, on se contentera de » confisquer la maison et tout ce qui s'y trou- » vera. » Pendant deux ans, l'Espagne offrit au monde le plus horrible spectacle: les suspects comme les coupables furent froidement immolés. Dans le bas Aragon, une femme de soixante ans expie la gloire de son fils: elle est fusillée comme un soldat. Le fils, par un de ces traits que Rome inscrivait avec orgueil dans ses annales, aurait légué à la postérité le nom de son bourreau, si d'horribles représailles ne lui en avaient été le droit. Quand les deux partis furent las de cette inutile boucherie, au bas d'un traité fait pour l'échange des prisonniers, il écrivit de sa main: « Sont exceptés de la présente convention, don ***, assassin de ma mère, et moi, vengeur de cet assassinat. »

Il serait injuste et puéril de dire que la cruauté ne se trouvait que dans le parti de la reine; mais il est certain qu'il fut le premier à en donner l'exemple. Le plus faible en appelle toujours au droit et à la loi, dont le plus fort s'affranchit volontiers; or, l'intérêt, ce grand régulateur des actions humaines, commandait aux carlistes la modération. C'était un parti qui s'organisait, qui se recrutait; il avait plus besoin d'attirer que de repousser. Il faisait d'ailleurs peu de prisonniers, faute de cavalerie, et à ce terrible jeu des fusillades la partie n'était pas égale. Enfin, aux cris de l'Europe indignée, un traité fut conclu quand le plus faible, devenu fort, put rendre à son adversaire le mal qu'il en recevait; mais ce traité n'obligea jamais que ceux qui voulurent bien s'y soumettre. Selon son caractère, son plus ou moins d'indépendance de l'autorité supérieure, son plus ou moins d'éloignement, selon le zèle enfin, la plus féroce des bêtes féroces, chaque chef l'exécutait ou ne l'exécutait pas. Un an après ces conventions, quand le parti carliste lança ses expéditions sur l'Espagne comme des fuscées incendiaires, deux de ses chefs, Lopez et Mana, pris en Galice les armes

On n'y voit plus, mais plus, papillonner un grand Tircis, hôte du voisinage...

On n'y voit pas davantage certain docteur à la moustache frisée, à l'œil phosphorique. Tout ce monde-là s'est rangé.

Aussi les coulisses sont-elles d'un triste !... Un calembour passable les a momentanément égayées l'autre soir. Une de ces dames, qui veut passer pour avoir des relations huppées, achète elle-même un bracelet dans un magasin de la rue Impériale et dit au bijoutier de le lui envoyer le soir à la représentation. Elle ne paye pas, bien entendu.

Le marchand, au lieu d'envoyer son commis, porte l'objet lui-même et le remet d'une main à la dame, en tendant l'autre où il était convenu que l'acheteuse glisserait seize louis.

Or, la main qui devait recevoir le bijou exécute ponctuellement la manœuvre; l'autre ne bouge pas.

Cette infraction au programme ne fait pas l'affaire du marchand qui reprend aussitôt son bracelet, en disant à la belle enfant :

Pardon, mademoiselle, je ne suis pas d'ici, moi, et je ne fais pas l'œil en coulisse.

GUILLOT.

L'ENVERS DU SURNATUREL

La magie n'est pas une invention moderne, elle nous vient de l'Asie. Les Assyriens et les Chaldéens ont fondé l'astrologie et prédit, les premiers, l'avenir par l'étude des astres. Les Mèdes et les Perses ont inventé les bons et les mauvais génies qui ont une si grande influence sur la destinée; les mages de ces pays, spécialement versés dans les sciences occultes, ont laissé leur nom à leur art. Les Egyptiens, les Grecs et les Romains ont eu leurs sorciers, leurs astrologues et leurs devins. Les Juifs croyaient à l'existence des démons ennemis de Jéhovah; seulement ces démons étaient pour eux les dieux étrangers, les dieux des autres peuples.

Nous autres, les Français du XIX^e siècle, qui nous croyons les gens les plus civilisés du globe, les plus éclairés de l'univers, nous autres qui avons pu profiter de l'expérience acquise par nos pères, bénéficier des progrès de la science, nous ne croyons plus aux bons et aux mauvais génies, non, nous ne sommes pas si bêtes, seulement nous croyons aux tables tournantes, au spirisme et aux évocations!

Quand je dis « nous » j'exagère, et cela est fort heureux, mais un certain nombre parmi nous croit de bonne foi — ou de mauvaise foi — à toutes ces billevesées.

Et cependant, nous vivons dans un temps où tout se discute et se raisonne, où le merveilleux se comprend et s'explique, où le surnaturel se peut démontrer par A + B.

Cette crédulité ridicule, je dirai plus, « honteuse » vient de l'ignorance où reste plongée une si grande partie de la population, de l'ignorance dont le clergé craint tant la disparition future, de cette sainte ignorance qui rend les hommes si dociles, si facilement gouvernables et corvéables.

Il suffit cependant de regarder le des-

sous des cartes pour voir les ficelles de tous ces mystificateurs.

En 1806, on découvrit un pendule qui, soi-disant animé par un esprit surnaturel, répondait à une pensée exprimée, comptait l'heure ou disait l'âge d'une personne en frappant un certain nombre de coups. Ce pendule consistait en un petit corps pesant, une clef ou un anneau, suspendu à un fil dont on tenait l'autre extrémité entre deux doigts. On fit des expériences qui, n'étant pas contrôlées, réussirent admirablement.

En 1812, on tenta de nouvelles expériences en présence du savant et clairvoyant M. Chevreuil, qui remarqua que si l'on appuyait le bras chargé de soutenir le fil, les oscillations étaient moins prononcées; il en conclut avec juste raison que le bras n'était point passif en cette affaire et qu'involontairement il poussait le pendule dans la direction désirée. M. Biot résolut de tenter une expérience décisive. Il fit bander les yeux de la personne qui tenait le fil; tout fut brouillé, le pendule battit la campagne, faisant tout le contraire de ce qu'on lui demandait. Les esprits surnaturels ne s'en relevèrent pas de longtemps.

En 1833, il ne fut plus question que des tables tournantes; ce fut une passion, une rage, une fureur, tout le monde voulut faire tourner les tables et beaucoup de personnes crurent à la réalité du prodige et à une influence occulte.

Un illustre physicien, M. Faraday, tenta de démontrer que le mouvement de la table venait du mouvement des mains des opérateurs, et il y parvint aisément. Il construisit un appareil consistant en quatre ou cinq plaques de carton superposées et unies par du mastic à demi-dur et fixa cet appareil à une table. Après l'opération, il montra que les disques supérieurs avaient glissé sur ceux de dessous et prouva de la sorte que le mouvement provenait bien, volontairement ou non, des mains des opérateurs. Cela n'a rien de surprenant, car les doigts fatigués par la continuité d'une même position deviennent insensibles. Dès que le premier mouvement est donné, il s'accélère sous la main de chaque opérateur et se multiplie par le concours de tous les autres. Ce qui m'étonne, dit M. Bersot dans son ouvrage sur *Mesmer et le magnétisme animal*, ce n'est pas que les tables tournent quelquefois, c'est qu'elles ne tournent pas toujours.

Après les tables tournantes, vinrent les esprits frappeurs qui sont encore à la mode aujourd'hui.

C'était là plus que jamais que le surnaturel allait jouer un grand rôle? Comment expliquer ces coups sourds et mystérieux répondant à une question posée? Les hommes sérieux et clairvoyants ne tardèrent pas à résoudre le problème. Les coups surnaturels étaient tout simplement produits, entre autres systèmes plus ou moins perfectionnés, par un jeu de l'orteil de quelque adroit

compère. Il suffit d'un peu de pratique et d'exercice pour devenir très-habile et produire invisiblement, et à volonté, des coups qui paraissent partir de différents points plus ou moins éloignés, ce qu'un savant doublé d'un homme d'esprit a appelé la « ventriloquie du talon. »

Le docteur Schiff qui s'exerça à cette manœuvre, y acquit une habileté remarquable.

Nous ne parlerons ici ni des *lévitations* de M. Home, qui ne se pouvaient faire que dans la plus complète obscurité, c'est-à-dire sans contrôle possible, ni des stupides exercices des frères Davenport, et nous arriverons aux évocations si habilement exploitées par mes-sieurs les spirites.

Plusieurs personnes ont désiré voir un père, un mari ou un enfant mort depuis longtemps, les spirites se sont empressés de satisfaire à ces vœux et d'évoquer ces morts chéris. Ces supercheres réussirent parfaitement et il est aisé de l'expliquer par l'hallucination.

L'hallucination, dit M. Brière de Boismont, est une *idée devenue sensible*. Il y a les hallucinations compatibles et les hallucinations incompatibles avec la raison. Parmi les premières, quelques-unes peuvent être reproduites à volonté; ainsi, on n'a qu'à fixer les yeux sur le soleil, puis à les reporter dans un endroit sombre pour voir le spectre solaire. Talma a raconté que lorsqu'il entra en scène, il avait le pouvoir de substituer aux spectateurs vivants, des squelettes, et que l'émotion de ce spectacle donnait à son jeu une force singulière.

Quant aux hallucinations que nous ne provoquons pas, les exemples en sont innombrables. Les hallucinations proviennent de certaines affections nerveuses, de maladies fébriles ou autres; elles naissent aussi dans les esprits obsédés par une idée fixe ou soumis à de graves préoccupations; les résultats de l'hallucination sont de nous faire voir ou entendre ce que nous avons vu ou entendu avec frayeur, ce qui occupe notre pensée ou ce que nous désirons vivement voir ou entendre. De là la facilité qu'ont les spirites à faire croire à de prétendues évocations.

M. Bersot, qui rend compte de ces sortes d'apparitions, dit: « Comment une pauvre femme tout émue de l'idée de retrouver un instant ce qu'elle a perdu pour toujours, ne reconnaîtrait-elle pas la main de son mari dans cette main qui serre tendrement la sienne? Comment cette mère qui est possédée par le souvenir de son enfant, qui travaille à se le faire représenter, qui l'a vu dans ses rêves, qui peut-être l'a vu dans sa veille, qui peut-être a demandé à Dieu de lui ôter un moment de raison pour lui donner une vision, comment, dis-je, cette mère, quand elle entre seule dans une chambre obscure et aperçoit dans un cercle lumineux une

figure d'enfant, ne reconnaîtrait-elle pas le sien? C'est un horrible jeu. »

En résumé, car il nous faut conclure, en résumé, de quelque côté que l'on regarde, on ne voit dans les exercices soi-disant merveilleux et surnaturels des médiums et des spirites que fausseté, mensonge et tromperies. Utilisant parfois les phénomènes réels, mais connus et expliqués par la science, ils exploitent la crédulité publique au profit de leur caisse ou de leur vanité et je ne vois chez eux de surnaturel et d'extraordinaire que leur immense audace.

Cette crédulité qui rend tant de gens victimes de grossiers mystificateurs ne disparaîtra qu'avec l'ignorance où croupit encore un si grand nombre de nos concitoyens.

Quand cet heureux temps viendra-t-il?

MARIUS GÉRARD.

QUARTIER GÉNÉRAL

Bulletin de la Semaine

— N'éprouvez-vous pas un certain malaise? — Non. — C'est étonnant: Vous ne sentez pas les effets d'une torpeur qui semble s'appesantir sur la France entière? — Pas le moins du monde. — Tenez-vous bien: rien? — En effet, je sens quelque chose. — Ah! je le savais bien. — Qu'est-ce donc?

— Ce que c'est! Vous ne lisez donc pas le *Salut Public*? Ce que c'est! Hé bien, si j'en crois M. Lioussier, il n'y a pas à la cour de France, en l'absence du marquis de Caux, un seul homme capable de conduire dignement le cotillon.

— Ah! Malédiction! Anathème sur nous! — C'est bien triste, n'est-ce pas? Parmi tant de ministres, de diplomates, d'ambassadeurs, de chambellans, d'hommes affectés de tous les titres possibles et de traitements impossibles, il n'est pas un bon conducteur de cotillon. Volons-nous la face. Et vous, M. Duruy, introduisez, s'il vous plaît, les chassepots dans les collèges, mais de grâce, que l'on apprenne le cotillon aux jeunes gens qui ambitionnent une place élevée dans les fonctions de l'Etat.

Que savent-ils donc, tous nos grands personnages, s'ils ignorent même l'art de conduire le cotillon?

Pas de cotillon! Et l'illustre reine d'Espagne est à Paris.

Pas de cotillon! Et nous subissons cet affront en présence de l'ambassade chinoise. Pas de cotillon! Pas de cotillon! Anathème sur nous!

O douleur amère! Et l'hiver dernier encore, le marquis de Caux était à la cour, le brillant marquis de Caux, le seul qui sache conduire un *Caux...tillon*, à la plus grande satisfaction des grands corps de l'Etat. L'heureux temps! Et aujourd'hui, pas de cotillon!

L'absence du marquis de Caux ne semblait pas devoir entraver ainsi la marche des destinées de la France: il a fallu les bals de la cour pour montrer tout ce qu'on avait perdu en perdant l'époux de la Patti. Tant il est vrai que chaque homme a sa spécialité! Et le marquis de Caux est en Russie: peut-être s'y livre-t-il à son art favori au milieu des abondantes princesses qui pullulent dans cette heureuse contrée. Que va devenir l'équilibre Européen?

Cependant il n'y a pas de quoi se désoler; nous avons encore dans notre belle patrie des hommes à expédients, et je ne désespère pas de lire, publiée par leur ordre, à la quatrième page du *Siècle* ou du *Pays*, cette annonce:

ON DEMANDE UN BON CONDUCTEUR DE COTILLON S'adresser au château des Tuileries.

←→

A propos d'annonces, je lisais l'autre jour à la quatrième page du *Figaro* ce boniment attrayant en faveur de l'*Histoire des Girondins* de M. de Lamartine.

Cette édition forme trois gros volumes grand in-8° *Jésus pittoresque*, pesant près de quatre kilos, etc...

QUATRE KILOS! Pauvre de Lamartine, quatre kilos seulement! Quelle triste figure sous l'*Histoire des Girondins* doit faire à côté du *Rocambote* du vicomte Ponson, qui pèse plus du double (pas le vicomte, *Rocambote*).

ERNEST CAPITAN.

P. S. — Les conférences de la *Société d'enseignement professionnel* du Rhône sont dans une excellente voie de prospérité.

Ah! je crois bien!

Aussi j'en fais mon compliment—bien sincère—à messieurs les administrateurs de cette soit-disant libérale institution!

Une chose pourtant me peine; c'est d'avoir vu M. Le Royer prêter le concours de sa parole à une pareille association, sachant que M. Horn lui avait refusé le sien...

Ce soir à l'Alcazar, dernier bal masqué conduit par Marc Jandard.

A cette occasion, trente jeunes gens—intrépides chorégraphes de bastringues—doivent s'y rendre déguisés en pompiers, pour danser le fameux quadrille des *Pompiers de Nanterre*, orchestré tout exprès pour eux.

Samedi prochain, premier bal Lamothe.

La Société d'Enseignement populaire a tenu dimanche dernier sa 4^e réunion publique et gratuite.

M. L. Andrieux a été vivement applaudi dans son exposé de la Société Romaine sous les rois et les premiers temps de la République.

La 5^e réunion publique et gratuite aura lieu dans le même local, chemin de la Demi-Lune, 25, à Saint-Just, dimanche prochain 7 février, à 1 heure précise.

M. Aristide Dumont, ingénieur en chef des ponts et chaussées, traitera: *Du Progrès social et industriel*.

NOTES DE L'AVANT-GARDE

Le nombre des femmes qui débutent s'accroît tous les jours. Il prend des proportions effrayantes. C'est à un tel point qu'il devient difficile de badiner avec la blanchisseuse qui rapporte votre linge, sans qu'elle ne vous dise avec une moue pleine de hauteur et de dignité:

« Faites-moi d'abord débiter au théâtre, nous verrons ensuite. »

Pour ma part, quand j'énumère le chiffre des piqueuses de bottines auxquelles j'ai promis « un début aux Français ou au théâtre Saint-Pierre, » je me sens envahi de vagues terreurs et de légères coliques. La nuit, mon sommeil est troublé, et je vois défilé devant moi toute une sarabande de vierges qui, les cheveux dénoués et les regards pleins de courroux, me crient: « A » quand donc ce début? »

Ce qui m'effraye encore le plus, c'est lorsque je songe que deux ou trois mille auteurs dramatiques, cherchant comme moi à faire jouer des vaudevilles idiots, ont contracté, vis-à-vis de cinq cent mille femmes, les mêmes engagements.

X...

(La suite au prochain numéro.)

à la main, sont fusillés. Un colonel d'Atariz, de qui émanait l'ordre, fait couper les corps en quartiers, qu'il distribue aux villes et bourgades voisines comme des morceaux de venaison. La ville de Leira fut privilégiée: elle en reçut deux, dont une tête. Peut-être avait-elle sollicité cette faveur, peut-être fut-ce une punition de sa sympathie pour les rebelles.

Le grand Zumalacarréguay était mort après avoir ajouté à sa gloire militaire celle de signer un traité qui rappelait la nation espagnole aux sentiments d'humanité et au droit des gens. Il fallut former des dépôts de prisonniers. Le bourg d'Ataun, situé à quelques lieues de Villa-Franca, reçut cette destination, et don José Arrastoya, assez grièvement blessé dans un combat pour ne pouvoir faire de longtemps un service actif, fut nommé au commandement de la petite place.

Il y était à peine installé, qu'on lui annonça un convoi de prisonniers. Iriarte, surpris à Guernica par Simon la Torre, avait été mis en pleine déroute. Lorsque don José alla passer l'inspection des nouveaux venus, le premier visage sur lequel tomba son regard fut celui du colonel Antonio Miralles. Il courut à lui, le serra entre ses bras,

donna des ordres pour l'installation des autres prisonniers, et, prenant son ami par la main, le conduisit dans sa maison.

« Avouez, dit le colonel, dont la gaieté ne semblait pas altérée, avouez que j'ai du bonheur. Le traité est du 30 avril, et je suis pris le 1^{er} mai! Et, comme si la fortune ne se lassait pas de me protéger, elle me place sous votre garde! Je suis votre prisonnier; mais vous êtes mon esclave. Préparez l'échiquier. Comme l'on doit s'ennuyer ici!

— Don Antonio, répondit le commandant, vous pourrez vous promener librement dans le bourg et hors du bourg. Vous n'aurez d'autre obligation que celle de rentrer à la nuit tombante, et encore sur ce point m'en rapporterez-vous à votre parole. Me promettez-vous de ne pas abuser de la liberté que je veux vous laisser?

— Je jure d'être votre fidèle prisonnier.

— C'est entendu. Vous êtes ici chez vous, ma table est la vôtre, puisiez dans ma bourse.

reconnaissant, comme je le dois, votre courtoisie, je vous demanderai une grâce: permettez-moi de me loger dans le bourg.

— A votre aise, répondit le commandant, je n'entends pas gêner mon hôte. »

V.

Don Antonio passa une partie de l'été et l'hiver à faire des promenades aux environs d'Ataun. Il se passionna pour la chasse, et devint le pourvoyeur de la table de son hôte. Les paysans des villages voisins, d'abord étonnés à la vue d'un uniforme de l'armée régulière, ayant appris que le prisonnier était l'ami de don José, non-seulement ne le troublèrent pas dans ses plaisirs, mais l'accueillirent avec déférence par égard pour le chef carliste, leur compatriote, aimé et respecté dans le pays. La première curiosité satisfaite, il n'attira même plus l'attention.

Presque toutes ses journées se passaient ainsi. Le soir il se rendait chez don José pour faire sa partie d'échecs. Don Antonio était habile à ce jeu; mais, moins patient et moins réfléchi que son adversaire, il gagnait rarement. Tous les efforts de don José tendaient à le priver de sa

reine, qu'il appelait alors la *reine* et enlevait de l'échiquier avec une gravité malicieuse qui exaspérait le prisonnier.

Une année s'était écoulée, on était à la fin de juin 1836. Don Antonio, assis à la table du commandant, chez lequel il avait déjeuné, lui dit:

« Savez-vous que je m'ennuie ici? On échange des officiers et des soldats; mais mon tour ne paraît pas près de venir. A quoi pensent donc vos colonels, qu'ils ne se fassent prendre? Si ma captivité dure encore un mois, je serai forcé de retirer ma parole. J'aime mieux être gardé que me garder moi-même; c'est moins ennuyeux. »

Don José sourit:

« Vous ne vous ennuyez peut-être pas autant que vous le dites.

— Allons, reprit don Antonio en se levant pour sortir, à ce soir ma revanche aux échecs. »

VI.

Une demi-heure après son départ, on remit des dépêches au commandant d'Ataun. Il ouvrit celle qui portait le cachet du général en chef. En lisant, il pâlit et la fit sauter sur la table.

Comme ils n'auront garde d'y manquer, je me demande donc ce que nous allons devenir le jour, ou plutôt la nuit, où vont débiter ces cinq cent mille tragédiennes.

Où trouverons-nous des femmes pour soigner nos enfants et nos rhumatismes? On ne pourra plus demander la main de la fille d'un boutiquier sans que ce même boutiquier ne réponde :

« Votre demande m'honore assurément. Malheureusement ma fille est fiancée à l'Art dramatique. Un seul homme lui plaît; il se nomme Molière. Battez-vous avec lui. »

On trouverait difficilement dans Paris une seule loge de concierge où grandissent à l'ombre du cordon ou de deux jeunes filles appelées à dépasser Favart et à balancer Fargueil. Dans la suite, il est vrai, elles ne balanceront guère que le public.

Dans la petite bourgeoisie elle-même, on s'expose, en acceptant à dîner, à entendre des fillettes de neuf ans réciter le *songe d'Athalie* avec de grands éclats de voix.

A ce propos, il y a une cinquantaine d'années, un auteur dramatique incompris, voyant un jour la mutinerie d'une petite fille de dix ans, conçut l'idée d'écrire une comédie où le principal rôle serait confié à l'enfant. La pièce fut refusée.

Quelques années après, la fillette ayant grandi, le même auteur écrivit pour elle une nouvelle pièce. Il destinait à la jeune fille un superbe rôle d'ingénue. Cette tentative n'eut pas plus de succès que la première; on ne voulut pas de la pièce.

Enfin, ayant épousé la jeune fille, l'auteur refit un drame où le principal rôle devait être joué par sa femme.

Troisième échec.

A l'heure qu'il est, ces deux époux vivent fort tranquillement au Marais. L'homme a quatre-vingts ans, la femme soixante-dix et ils passent leur existence, lui à écrire des rôles pour elle, elle à apprendre les mêmes rôles, tout cela, bien entendu, en tenant compte de l'âge qui vient.

Ainsi, tour à tour, cette heureuse femme a été ingénue, jeune première, grand premier rôle et duègne.

Aujourd'hui, le mari écrit pour sa femme un superbe rôle de duègne dans une pièce militaire. Il est déplorable de penser que ce nouvel essai sera encore infructueux.

Bref, je me fais un véritable plaisir d'avertir messieurs les directeurs de l'existence de ce couple bizarre.

Il y a peut-être une fortune à faire avec « ce vrai ménage. »

Georges PETIT.

SEPTIÈME SORTIE EN TIRAILLEUR

Hier, j'assistais à un enterrement qui m'a laissé une bien triste impression. Un de nos bons comiques de Paris avait perdu sa sœur, pauvre jeune fille qu'il aimait comme son enfant.

C'était toute sa famille, et il avait pour elle des délicatesses de mère. Les directeurs de théâtre sont bons enfants, aussi le sien s'empressa de lui refuser le congé d'un jour qu'il avait sollicité. Je l'accompagnai dans sa loge pour le soutenir, si la douleur prenait le dessus. Mais il s'était armé de courage, et il tint son rôle sans la moindre faiblesse.

Durant un entr'acte, je descendis au Café du Théâtre. Tout près de moi, deux individus causaient du pauvre comique : Ce diable de B... a une gaieté communicative; décidément il est ébouriffant.

Pendant ce temps-là, le malheureux comique était dans sa loge, et tout le long de ses joues les larmes traçaient de larges sillons sous son fard!

Décidément la lune a été habitée. Par qui? On l'ignore. Mais enfin elle l'a été; seulement, à l'heure présente, ce n'est plus qu'un vaste cimetièrre. Tout y est mort, même les fleurs, les arbustes, les petits oiseaux. Pauvre lune, tu représentes assez bien au physique ce que notre triste globe est au moral! Tout y est mort chez toi, et chez nous donc?

Regarde ce petit bonhomme *chiquement* mis qui se pavane sur le boulevard. Ça n'a ni esprit, ni qualité d'aucune sorte. Ça mange, ça boit, ça fume et ça monte à cheval; hors de là, il ne connaît rien. Durant toute son existence, il n'aura ni une idée, ni un bon mouvement, rien qui ressemble à quelque chose d'un peu propre. — Et cette femme qu'il salue de la main, là, de l'autre côté du trottoir? croyez-vous qu'elle ait le moindre sentiment, la moindre petite parcelle de cœur? Chez elle aussi tout est mort : devoir, famille, vertus!

Ne croyez pas que je cherche mes modèles à plaisir, à droite et à gauche, en haut et en bas; c'est absolument la même chose. Tous les vices, toutes les ignominies, toutes les bassesses se sont donné rendez-vous sur notre pauvre globe. On n'a même plus la pudeur de cacher ses infamies. Homme ou femme, quand on a pu obtenir ce compliment : « C'est un roué! » on est fier et glorieux.

Un roué, c'est-à-dire un homme qui ne connaît que son intérêt, qui n'a ni foi, ni croyance, ni honneur. Etre roué, c'est mettre les autres dedans par tous les moyens possibles.

Une rouée, c'est-à-dire une femme qui n'a pas de cœur ou qui sait en comprimer les battements. Aimer et le faire voir, c'est trop bête, quand on n'y a aucun intérêt. Aimer Paul et donner sa main à Pierre, si Pierre est riche, à la bonne heure. Je ne parle pas des rouées vulgaires : on est cuirassé contre celles-là. Un louis pour une nuit d'amour, c'est un prix fait comme les petits pâtés.

Pauvre globe, encore une fois! Le séjour de tes villes m'attriste et me désespère! Il n'y a plus pour moi qu'un bonheur : courir à travers champs, aller devant moi sans but, m'arrêter quand il me plaît! Entendre les petits oiseaux sur les branches, le murmure du ruisseau à ses pieds, sentir le vent vous taquiner les cheveux, et penser que tout cela est bon, que les fleurs sont jolies, et qu'en dehors de la nature il n'y a rien!

Soyons gais. En Angleterre, à Londres, je crois, une femme s'est jetée sous les roues d'un omnibus, dans l'intention bien évidente de se suicider. Par un hasard providentiel, on l'a relevée sans la moindre blessure. C'est fâcheux, car, si elle était morte, c'en aurait toujours été une de moins.

A l'Opéra, on est d'un esprit fou tous les samedis, de minuit à cinq heures du matin. Jugez-en :

Un monsieur en habit noir est assis sur un canapé et paraît s'ennuyer à plusieurs louis l'heure. Deux gentils débardeurs s'approchent de lui.

— Ah! dit l'un, à la bonne heure, voilà un monsieur qui s'amuse; mais, animal, puisque tu es si gai, ris donc!

— Tu ne vois donc pas, ma chère, répond

l'autre, que monsieur s'amuse en dedans; il craint de déranger son blanc de céruse : il ne veut pas que sa bouche rie!

En Suisse, dans le canton d'Argovie, il existe une coutume excellente, selon moi, c'est de célébrer, une fois par an, la fête des femmes. Ce jour-là, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, les femmes sont maîtresses de la ville. Elles font la cour aux hommes, les invitent à dîner, paient toutes les dépenses; bref, elles ont toutes les prérogatives dont les hommes jouissent durant le reste de l'année.

Il est fâcheux que cette coutume ne soit pas établie chez nous. Si pendant un jour, un seul jour, les femmes étaient maîtresses de la France, le lendemain la France n'existerait plus. Ah! elles ne nous feraient pas languir, allez, ça serait bien vite fini!

Les femmes auront toujours en toutes choses, sur les hommes, le mérite de la promptitude.

Un jeune naturel de la province du Kentucky, en Amérique, vient de se marier. Il a dix-sept ans et sa femme treize.

Pauvre garçon! se marier si jeune et avec une Américaine encore! Heureusement pour lui que, là-bas, le divorce n'est pas aboli.

Le mot est-il nouveau? Je l'ignore; mais je l'ai entendu l'autre jour, et je le répète : On devrait envoyer au bal de l'Opéra tous les prêtres qui ont l'ambition de devenir évêques, parce qu'ils verraient les petites dames faire des dupes en tous!

— Mon cher, dit Brasseur à Lassouche, sais-tu quelle est la différence entre un tigre, un courtisan, le *Constitutionnel* et toi?

— Un tigre me mangerait, un courtisan me dégoûterait, le *Constitutionnel* m'embêterait, et moi je m'amuse tout seul.

— C'est une réponse, mais ce n'est pas la bonne; écoute :

Un tigre est tacheté par la nature; Un courtisan est acheté par son maître; Le *Constitutionnel* n'est acheté par personne; Et toi tu es à jeter par la fenêtre.

Attrape.

Jacques HURER.

DU CLOU

Soldats, tête à l'orage et face à l'ennemi!

Soldats de la pensée, la tempête gronde autour de nous, le sol tremble sous nos pieds, l'ennemi délibère dans ses conciliabules occultes et prépare ses embuscades; il s'approche en rampant dans l'ombre, espérant nous surprendre et nous étouffer en nous enserrant dans les mille tentacules de sa haine.

Sentinelles, prenez garde à vous! Soldats, tête à l'orage et face à l'ennemi!

Et puisque le danger est permanent : aux armes! aux armes!

La malignité relève le drapeau de l'ignorance; elle enrégimente dans ses noires phalanges les valets et les mercenaires de l'abrutissement : ... Aux armes! aux armes! Opposons à ces cohortes de l'égoïsme les bataillons de l'intelligence, l'armée du droit et de la liberté d'écrire et marchons à rangs serrés, en déployant hardiment l'oriflamme lumineux de la pensée.

Soldats, tête à l'orage et face à l'ennemi!

Aux armes! aux armes!

Aux armes! cri de guerre, cri révolutionnaire, comme tu vas faire frémir les naïfs; et quand ils sauront que ce cri est un appel lancé par des enfants perdus, citoyens de la république des lettres, l'épouvante terrifiera leurs âmes pusillanimes.

Mais rassurons-les, ces trembleurs incorrigibles, et faisons cesser leur panique plus grotesque que dangereuse en leur expliquant avec quelles armes nous allons marcher à la bataille et voler à la victoire.

La vie n'est-elle pas une lutte de tous les jours, un combat de tous les instants? et suivant le but proposé l'arme varie :

- Le soldat a le fer et le plomb;
- L'ouvrier, ses bras;
- Le laboureur, sa charrue;
- L'avocat, la parole;
- Le penseur, le livre;
- Le journaliste, sa plume!

C'est donc : aux plumes! aux plumes! que devrait être mon cri d'appel, mais je ne serais que l'écho affaibli d'un brave, hélas! mort sur la brèche; *Jean-sans-Gène*, ce vieux Zéphir enfoui sous les décombres du *Refusé*.

Or, puisque nous combattons pour l'idée et l'indépendance de la pensée et que nous n'avons pour arme qu'une plume, défendons-nous et attaquons avec elle.

Aux armes! aux armes! et face à l'ennemi!

L'ennemi, vous le reconnaîtrez à l'obscurité qui l'enveloppe, vous le trouverez disséminé partout; mais il ne combat pas la poitrine découverte, non, car il est lâche et vil; il se retranche en tous lieux, dans les comptoirs, les salons, les boudoirs, l'alcôve, derrière les grilles, abrité par le mur impénétrable de *l'article onze*. Ses armes c'est la calomnie, la délation, les insinuations perfides, l'astuce et l'espionnage; espionnage souvent salarié par les gros bonnets de l'obscurantisme, les grands dignitaires de la congrégation de l'Éternel. Ses généraux se nomment Tartuffe, Bazile, Escobar; son quartier général c'est l'ancre maudit où Loyola élaborait son rêve infernal de l'anéantissement de la volonté et du progrès humains. C'est dans ce lieu abject,

que tant d'épouses timorées et méprisables ont vendu pour un fétiche l'honneur du foyer conjugal. C'est pour une fallacieuse promesse qu'elles ont trahi les secrets intimes échappés aux doux épanchements d'un trop confiant amour.

Oh! cet ennemi est puissant et terrible; ses rancunes sont éternelles, et sa haine vivace est à jamais implacable! Pour lui tout homme qui pense et écrit doit être abattu, étouffé, écrasé! Il lui

faut sa vie ou sa liberté, son silence ou sa mort!

Soldats, libres penseurs, aux armes! et face à l'ennemi!

Quelles clameurs furibondes ses mille voix ont fait entendre contre cette brave et vaillante armée de la presse. On eût dit qu'un ouragan se déchainait sur l'intelligence humaine à son nouveau réveil et qu'il allait la balayer au néant!

Mais c'est sur nous, pauvres conscripts des lettres, jeunes fusiliers du petit format, que s'est le plus acharné le cyclone impitoyable, parce que, avec la naïveté de notre âge et sous l'impulsion de nos consciences, nous avons fait rayonner sur les hideurs de notre temps la lumière de la vérité : Nous avons crié haro sur les ignominies, démasqué l'imposture, souffleté la débauche et déchiré les oripeaux menteurs des réputations extorquées. Il n'en fallut pas davantage pour soulever contre ce journalisme naissant toute la tourbe gangrenée du VICE SOCIAL.

Alors, comme autant de Protées, on vit les membres de cette lèpre morale venir prendre le mot d'ordre de ses chefs et recevoir d'eux le rôle qu'il leur plairait d'assigner à chacun dans ce drame de l'extermination de la petite presse par les vociférations et la calomnie.

Ils usèrent de tous les moyens : de la prière, de l'amour, des larmes, de l'éloquence, de l'intimidation, de la trahison stupéfiée et du déshonneur!

Eh bien, malgré cette guerre inique et acharnée, le champ de bataille est resté aux soldats de la pensée, triomphateurs sinon invulnérables, du moins invincibles, parce que la vérité doit éclairer le monde et qu'elle est immortelle!

Mais l'ennemi est infatigable; il se multiplie et se transforme, et aujourd'hui sa colère aveugle atteint les proportions de la frénésie.

Cette frénésie lui donne la fièvre et les convulsions de la fureur; et cette fureur est tellement débordée dans les excès de sa violence qu'elle atteint les limites de la furie la plus brutale.

Que voulez-vous? c'est l'animalité en rut qui domine en lui, et l'esprit et les nobles sentiments qui constituent l'homme sont étouffés par ceux de la brute.

Donc, sus à la brute!... face à l'ennemi!

Et que faisons-nous donc aujourd'hui de plus que jadis pour surexciter tant de passions haineuses chez ces venimeux personnages?... Qu'on en juge :

Notre malice gauloise fronde leurs ridicules, c'est vrai; un de nos torts à leurs yeux est d'avoir quelquefois de l'esprit au dépens de leur bêtise. Leurs sottises, leurs passions déréglées et leurs vices honteux ont saigné quelque peu sous la lanterne cinglante de notre

Feuilleton de l'Avant-Garde.

SOUVENIR D'UN SPAHI

KHAIREDDIN CHAOUH

I (Suite).

— Seigneur, dit le cheik d'une voix solennelle, tu es mon père et je suis ton fils. La vérité seule sortira de ma bouche. Hier matin, à l'aube, le seigneur lieutenant — que ses assassins soient maudits! — me fit appeler pour me prévenir qu'il allait chasser dans les environs du douar, et pour me demander mes *slouguis* (lévriers). Quoique le pays fût calme, je l'engageai à ne pas aller chasser seul, lui proposant, pour l'accompagner, un ou deux de nos jeunes gens. — « Merci, cheik, m'a-t-il dit en riant, j'aime à chasser seul; je n'ai besoin que de tes

slouguis pour escorte, et de mon fusil pour compagnon. » Je n'ai pas osé insister. Il est parti. Ne le voyant pas rentrer vers le milieu du jour, je pensai que, surpris par la chaleur, il s'était arrêté pour se reposer dans quelque douar voisin. Mais, au coucher du soleil, les *slouguis* rentrèrent seuls. Je montai sur l'heure à cheval avec mes fils et mes meilleurs cavaliers, et nous commençâmes à battre la plaine. La nuit était venue, étoilée et claire; les *slouguis* couraient en avant de nous; au bout de trois ou quatre heures de marche, nous arrivâmes au bord d'un petit ravin : le corps du seigneur lieutenant gisait, nu, au fond. Je descendis dans le ravin avec mes deux fils; ils prirent le cadavre et le portèrent sur le talus. Il était raide et froid; la gorge demi-coupée laissait balloter la tête d'une épaule à l'autre. Il avait été frappé par derrière de trois balles. Nous restâmes là, attendant le jour. On ne peut guère, la nuit, suivre une piste. A l'aube, nous commençâmes nos investigations; à la douzième heure, j'avais trouvé et arrêté les assassins. Je l'ai alors expédié un cavalier pour l'annoncer le crime. Tous n'ont pas frappé, dit-il en montrant du doigt le groupe des treize; mais ils sont tous complices, car j'ai retrouvé dans leurs tentes les armes et les

vêtements ensanglantés du mort. Ceux qui ont frappé sont parmi eux.

L'interrogatoire des accusés commença. A toutes les questions, le silence ou la négation fut leur seule réponse. Malgré les témoignages les plus écrasants, les preuves les plus accumulées, pas un ne fit d'aveux.

Au coucher du soleil, nous rentrâmes à Chemla avec le cadavre du lieutenant et nos treize prisonniers.

Je partis en mission le lendemain, escorter, je crois, un convoi de poudre, et je restai absent quelques jours.

Un matin, — j'étais rentré la veille au soir à la redoute, — je fus réveillé en sursaut par la fusillade.

— Que veulent dire ces coups de fusil? demandai-je à mon spahi, couché dans un coin sur une natte.

— Oh! ce n'est rien, dit-il les yeux fermés, avec beaucoup de calme, c'est la troisième fois que l'on fusille.

— Le troisième, qui?

— Le troisième assassin du lieutenant; on en fusille un tous les matins, les autres prisonniers présents devant la porte de la prison.

— Ah! dis-je en me rendormant, il faudra voir ça.

Le lendemain, au petit jour, je m'acheminai vers la prison. La matinée était superbe; le soleil, semblable à un énorme boulet rouge, émergeait de la brume à l'horizon. Une brise fraîche courbait les figuiers de Barbarie et les tamarins qui bordaient le sentier; je m'arrêtai pour allumer ma pipe. J'appuyais avec le pouce l'amadou enflammé sur le tabac, quand je me sentis frapper sur l'épaule. C'était mon honorable ami Khaireddin Chaouh.

— Oh! oh! dit l'homme à face épanouie, tu es matinal aujourd'hui. Y a-t-il indiscrétion à te demander où tu vas de si bonne heure?

— Non. Je vais voir fusiller un des Ouled-Madid.

— Eh bien! nous allons faire route ensemble; j'y vais aussi, comme tous les matins.

— Tous les matins! Et qu'as-tu à faire là du moment où on les fusille?

— Oh! peu de choses. Aller prendre le prisonnier à la prison et l'emmener devant les fusils des turcs. Peut-on faire quelque chose dans ce maudit trou sans Khaireddin Chaouh? Bourreau, geôlier, huissier, porte-pipe, esclave le jour, chien la nuit,

Khaireddin à droite, Khaireddin à gauche... J'en ai par-dessus la tête et je te dirai, entre nous, que je cherche en ce moment à passer dans la police arabe de Constantine, dont le chef est de mes amis.

Nous étions arrivés à la porte de la prison; Khaireddin tira une grosse clé de sa ceinture.

— Les Madid ont donc avancé? lui dis-je? — Non.

— Ils n'ont certes pas tous frappé? — Non.

— Les assassins du lieutenant sont pourtant parmi eux?

— Oh! parfaitement! Et tu peux ajouter qu'ils sont plus ou moins complices de l'assassinat.

— Voyant que l'on est bien résolu à les fusiller un à un, depuis le premier jusqu'au dernier, peut-être les aveux se produiront-ils?

— Non, dit Khaireddin en secouant sa grosse tête.

Engène RAZONA.

(La suite au prochain numéro.)

férule, et c'est là notre crime, crime impardonnable pour eux, parce qu'il est juste. Mais ces révoltés de l'amour-propre, s'ils avaient une étincelle de justice dans la conscience, ils conviendraient que nos critiques générales ne distillaient à leur adresse ni fiel ni venin; elles n'étaient que franches.... mais précises. Est-ce notre faute à nous, quand nous criions : Au voleur! s'ils jugent prudent de prendre la fuite ou de se cacher par crainte des gendarmes?

Ah! vous voulez, malgré le cercle restreint dans lequel il nous est permis d'agir, vous voulez réduire au silence, en les tuant par la déconsidération, ces pauvres petits écrivains pleins d'âme et de sève ardente, qui, ne pouvant mieux, sont réduits au mince rôle d'humbles serviteurs de l'art, de chasseurs d'abus, et parfois, bien malgré eux, de justiciers de la morale publique.

Et vous trouvez que les écueils nombreux dont est semé ce cercle étroit ne sont pas pour vous une garantie efficace de leur courte vie? Quand il leur suffit d'une ligne, d'un mot échappé inconsidérément de leur plume pour les faire trébucher sur le terrain interdit et y trouver la mort.

Et la Justice, cette vigilante gardienne des prescriptions de la loi, vous semble trop équitable dans ses poursuites et trop modérée dans ses arrêts; il vous faut encore, en agents provocateurs et délateurs que vous êtes, que l'opinion publique soit égarée au point de demander, non-seulement la muselière, mais encore la boulette mortelle pour ceux que vous nommez, dans votre onctueux langage « les chiens galeux de la presse immorale. »

Oh! que vous êtes insensés dans votre malignité. Si au lieu d'être les roquets de la petite presse, il nous était permis d'être les bull-dogues de la grande, oui, nous cesserions d'aboyer, mais alors ce serait pour mordre; et mordre à si belles dents que nous nous ferions une fort belle part dans la curée générale.

Mais, quoique réduits à la portion limitée par la loi, il nous reste encore un droit que nous entendons exercer dans toute son étendue, et quels que soient les dangers de vos contremines et les tortueuses manœuvres de vos sicaires, nous dépenserons tout ce que nous avons de forces vives et de loyale indépendance.

Or donc, soldats de la lumière intellectuelle, tête à l'orago! c'est l'égoïsme! face à l'ennemi, c'est l'ignorance : Aux armes! aux armes!

Mais prudence et circonspection; et puisque le champ-clos des luttes politiques est fermé à notre bouillante ardeur et à nos jeunes courages, qu'une fiévreuse impatience ne nous entraîne pas guerroyer sur ce dangereux échiquier avant d'avoir fixé la cocarde officielle du timbre sur le front de bandière de notre champ de manœuvres.

Achetez, avant d'entrer en lice, moyennant la bagatelle de 30 ou 50 mille francs, le droit de prendre part aux grandes batailles intérieures ou étrangères, dans la mêlée desquelles se ruent si peu de géants et tant de pygmées.

Et quand nous aurons payé ce droit, soyons vaillants et loyaux; braves et incorruptibles et nous compterons au nombre de nos conquêtes l'affection de nos amis et l'estime de nos adversaires.

Mais n'imitons pas pour combattre certains champions renégats, gémiflecteurs des annonces légales, qui partent imprudemment en guerre couverts du masque imposteur de la fourberie et plastronnés de pied en cap par leur po-

lice d'assurance contre les blessures. Ces bravaches, si fièrement armés d'une épée tronçonnée ou d'un fleuret moucheté, qui se donnent les allures bouffonnes de capitaine Fracasse aux moustaches en croc, ne sont pourtant, au fond, au moral et au physique, que des polichinelles ou des croquemittains de carton.

Ah! ces vaniteux tambours-majors de Lilliput, qui promènent avec un dédain si superbe leur plumet autocratique sur l'expression de nos pensées, il nous trouveront bientôt dans l'arène du cautionnement; et là, nous les prendrons corps à corps, si, ce qui est à présumer, en raison de leurs habitudes du plat-ventre, nous ne les trouvons couchés dans la poussière sous le talon de nos souliers.

En attendant, soldats de la pensée indépendante, serrons nos rangs et face à l'ennemi!!!

CHAUVIN,

Vieille brisque au 15^e cuirassiers.

Pour copie rectifiée : CLÉMENTIN.

A TRAVERS L'EXPOSITION

Triste, le Salon de cette année? L'exposition des Amis-des-Arts, dont, jusqu'à ce jour, Lyon pouvait à juste titre être fière, dégénère, d'année en année, d'une façon désespérante. A part un nombre fort restreint de toiles ayant quelque valeur, disséminées ou plutôt enfouies çà et là, que de nullités, que d'élucubrations infirmes ou idiotes n'a-t-on pas acceptées : que de produits qui, pour me servir d'un terme consacré, ne méritent même pas le sobriquet de *croûtes*...

Il serait grand temps, croyons-nous, d'apporter un remède à ce déplorable état de choses; demandons à ce que la commission sorte de l'apathe dans laquelle elle semble plongée, afin qu'un contrôle très-sévère soit apporté désormais à la réception des œuvres; sans cela, il faudra nous résoudre à ne plus avoir un Salon à critiquer, mais bien une boutique ou un bazar dans lequel toutes les insanités du pinceau auront droit d'entrée.

Soyons hospitaliers, mais pas trop.

Tout se tient, tout s'enchaîne. La prospérité des beaux-arts est intimement liée au bien-être intérieur d'un pays; aussi n'avons-nous nullement l'intention de rechercher quelles peuvent être les causes qui ont amené une telle dégringolade dans notre niveau artistique; il nous faudrait pour cela sortir de notre domaine, ce qui serait assurément dangereux.

En parcourant une première fois le Salon, deux grandes toiles attirent tout d'abord l'attention du visiteur, mais par des moyens bien différents.

La première, *l'Homme mort*, de M. Manet, se recommande par une vérité saisissante et un soin d'exécution que nous ne sommes pas habitués à rencontrer partout. M. Manet est un peintre consciencieux qui, pour rien au monde, ne sacrifierait au succès d'un tableau ce que l'on est convenu d'appeler le goût du jour. Aussi a-t-il été obligé de renoncer à conquérir jamais l'estime de quelques bourgeois amateurs. Un dessin rigoureux, un coloris vrai, quoique un peu trop poussé au noir, une grande intelligence du clair-obscur, telles sont les qualités qui font de *l'Homme mort* une excellente étude réaliste. C'est de la belle et bonne peinture.

La seconde de ces toiles tombe dans un excès diamétralement opposé. Le *Steeple chase*, de M. Sicard (Nicolas), est un tableau dans lequel il y a de bonnes choses et des choses moins bonnes; de grandes qualités comme ordonnance, parfois des hardiesses heureuses, mais aussi parfois une couleur qui, pour vouloir être trop riche, tombe malheureusement dans le domaine de l'enluminure. Ne forgons pas notre palette.

Un mot, maintenant, sur la composition. M. Sicard a évidemment un faible pour les animaux. Après nous avoir donné des lions, il nous envoya des hyènes dévorant des panthères; aujourd'hui, il nous gratifie de chevaux. Qu'il nous permette de le lui dire, il a été débordé par les exigences d'une aussi grande composition. Certains sujets ne souffrent pas la médiocrité en peinture; de ce nombre sont les animaux et particulièrement les chevaux, qui, jusqu'ici, n'ont eu que deux peintres véritables, Horace Vernet et Géricault.

Ce n'est pas un reproche que nous adressons à M. Sicard, c'est un conseil que nous lui donnons. Nous aimerions à voir ce jeune artiste, devant lequel s'ouvre un brillant avenir, commencer plus plan, afin d'éviter, autant que possible, des culbutes toujours dangereuses pour un débutant;

nous aimerions à voir M. Sicard traiter un pareil sujet, mais dans quelques années seulement, alors qu'il aurait assez d'acquis pour s'en tirer avec une entière supériorité.

Nous constatons avec peine l'abstention de MM. Diaz de la Péna, Roybet, Antigna et autres; en revanche, nous subissons régulièrement les réguliers effets de lumière pondus à chaque Salon par M. Van Schendel et les non moins réguliers dépôts de couleurs de M. Verney; deux producteurs qu'il faut placer sur les points extrêmes d'une seule et même ligne et qui tous deux peuvent se flatter de ne pas nous compter au nombre de leurs admirateurs. Concernant M. Van Schendel, on peut encore s'expliquer le sentiment d'orgueil qu'il doit éprouver à allumer, chaque hiver, une chandelle toujours identique; mais nous nous sommes vainement demandé jusqu'à ce jour quel peut être le sentiment artistique que M. Verney trouve dans sa manière de peindre, ou plutôt de ne pas peindre... ce qu'il a la prétention de représenter.

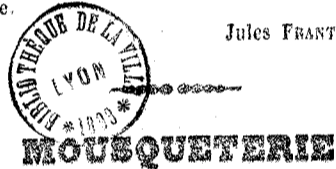
MM. Protet et Clairin ayant également fait défaut cette année, par cela même nous ne jouissons que d'un seul tableau du genre ran plan plan, lequel est dû à M. Aillaux. Cette économie de militaires, qui à l'air d'une anomalie en 1899, nous semble d'un bon augure et rentre trop dans notre système pour ne pas le constater ici avec empressement.

Le *Saint-Jean-Baptiste* que M. Bellivieux nous a envoyé ne fait pas suffisamment oublier sa *sainte femme* d'il y a deux ans.

Remarquons, avant de passer aux portraits, un très-bon tableau signé Renaut : la tête du paysan breton qui jure de venger la mort de son fils, est magnifique d'expression. Malheureusement cette toile est accrochée trop haut : on ne peut l'admirer dans ses détails.

Puisque l'occasion se présente, constatons que le placement des tableaux au Salon est loin, — très-loin même, — d'être fait avec tout le discernement désirable. Pendant que des œuvres estimables sont placées hors de la portée des regards, une multitude de... petites choses sans noms s'étalent impudemment sous le nez des visiteurs. Qu'on y prenne garde, il y a peut-être dans ce fait futile en apparence la cause secrète de plus d'une abstention.

Dans une prochaine causerie, nous nous occuperons de quelques portraits et nous passerons en revue les paysages, genre qui constitue l'élément le plus abondant du Salon de cette année.



Jules FRANTZ.

Les récentes condamnations qui ont frappé plusieurs orateurs des réunions du Pré-aux-Clercs, ont eu beaucoup de retentissement.

Le journaliste B..., qui ferait des calements sur une barricade, disait à ce sujet :

— C'est égal, le Pré-aux-Clercs est fini, il ne pourra plus lutter contre les tribunaux, il est mort; c'est un *Pré cité*, un *Pré jugé*, donc c'est un *Pré décadé*.

Le théâtre des Variétés a donné, l'autre semaine, une comédie en trois actes intitulée : « *La Roulette*, » qui a bientôt dû disparaître de l'affiche.

Le fait est que cette ineptie aurait dû s'appeler, non pas *La Roulette*, mais « *La Boulette*. »

C'est surtout en entendant les sifflets du public indigné que l'on a pu comprendre tout ce qu'il y a de juste dans la « suppression de *la Roulette*. »

Un acteur du nom de Boulanger tenait d'une façon pitoyable l'un des rôles de cette pièce somnifère.

— Pourquoi, disait quelqu'un, engager des cabotins aussi mauvais?

— Quant à cela, c'est bien vrai, dit Amédée Blondeau qui se trouvait là, pour un *four* comme celui-là, on aurait dû, au moins, se procurer un bon « boulanger. »

Le rédacteur en chef du *Paris-Comique* était sorti sans parapluie, l'autre jour, pendant l'averse diluvienne qui *cataracta* sur Paris pendant trois heures.

— Prenez garde, vous allez vous enrhummer, lui dit Edouard Danguin, *car l'eau grippe* et vous êtes tout mouillé.

Il s'opère actuellement une révolution dans le journalisme.

Autrefois, on faisait des journaux à trois sous; on ne gagnait pas beaucoup sur chaque exemplaire, mais enfin, si peu que ce fut, on gagnait quelque chose. Plus on vendait d'exemplaires, plus le bénéfice augmentait.

Aujourd'hui, on fait des journaux politiques à un sou; tels sont : le *National* et le *Peuple*. Le fait est que c'est tout ce qu'ils valent, au fond, mais enfin, comme ils ont, par exemplaire, cinq centimes de timbre, quatre centimes de papier, quatre centimes de composition, de rédaction et de frais généraux, il est évident qu'en les vendant un sou on perd huit centimes.

Après ça, peut-être on se retire sur la quantité.

Quant à moi, je déclare que je ne serai content que lorsqu'un financier progressiste aura trouvé une combinaison pour donner non-seulement un journal mais encore un sou avec.

On parle encore de l'arrestation d'Albert Glatigny qu'un gendarme corse, zélé mais crétin, avait pris pour Jud.

Je ne comprends pas ces sortes d'erreurs, car dans le signalement de Jud, donné jadis à la gendarmerie française (et corse), il y avait ce renseignement :

Jud chique!

A Paris, ce n'est pas seulement le jour de l'Epiphanie que l'on tire les rois, c'est pendant tout le mois de janvier.

La semaine dernière, dans une bonne et excellente famille, on les tirait pour la cinquième fois, et, pour la cinquième fois aussi, l'enfant de la maison, une charmante petite fille de sept ans était reine.

Tout à coup et au milieu des rires de l'enfant, un léger bruit se fait entendre sous la table.

La petite fille devient toute rouge, sous le regard sévère de ses parents, mais reprenant aussitôt son sang-froid, elle s'écrie :

— Oh! maman, ce n'est pas ma faute, j'ai été reine tant de fois, vois-tu, ce sont les fèves!

C'était au Cirque-Napoléon, Cooper jonglait avec ses lions.

— C'est égal, dit un spectateur en montrant le dompteur, c'est une drôle de société que fréquente-là ce monsieur.

— C'est vrai, répondit l'interpellé, mais comme elle est bien disciplinée, aussi! Je trouve la société de *Cooper hâtive* à obéir au moindre geste.

Un gamin de six ans résistait à sa mère qui voulait l'envoyer à l'école.

— Voulez-vous bien suivre votre bonne, monsieur, et aller à votre pension disait la mère.

— Non, na, je ne veux pas y aller, moi, à l'école, criait l'enfant. Tu n'as pas le droit de m'y envoyer de force d'abord!

— Ah! vraiment! et pourquoi donc cela, monsieur, je vous prie?

— C'est papa qui l'a dit, na, je l'ai bien entendu, moi! hier soir, il disait comme ça qu'en France l'instruction n'est pas obligatoire!

ARAMS.

RAZZIA

Il y a huit jours, je parlais à cette même place, d'un monsieur Bertrand, propriétaire d'un projet qui consiste à faire passer la mer à Lyon. Ce Monsieur est revenu avant-hier, enchanté des quelques lignes que je lui ai consacrées,

et veut, à n'importe quel prix, me convertir à son idée.

Malheureusement l'auteur qui, réflexion faite, n'est peut-être pas aussi timbré que je l'avais supposé au début, après m'avoir tiré sur le papier un nombre incalculable de lignes, toutes plus savantes les unes que les autres, a eu la malencontreuse pensée de clore sa visite par une tirade sur la nécessité, impérieuse selon lui, de tirer les cordons de ma bourse, pour faire réussir son entreprise...

Pour tout au monde je ne voudrais faire à Bertrand l'injure de douter de la pureté de ses intentions et de son complet désintéressement, mais... je me suis fait tirer l'oreille très-fort — à mon tour, j'ai voulu tirer les vers du nez à Bertrand, et, finalement, j'ai acquis cette certitude, qu'il n'a pas été tiré autre chose devant moi, qu'une carotte.... de 250 lieues! ce qui, en cette saison, pour un légume, est une belle longueur.

Ce qui précède est peut-être un peu tiré par les cheveux, mais j'ai eu un but louable, celui de prévenir mes concitoyens dans le cas où ils recevraient la visite de Bertrand.

Vous apprendrez plus de choses par mon canal que par le sien. Soyez-en assurés.

Le *Devoir* de Liège contient une annonce tellement invraisemblable qu'elle doit être vraie :

UN OUVRIER EBÉNISTE se recommande pour la spécialité de réparer et de repolir les meubles de boule et d'autres règnes. — Impasse Hongrée, 8, vis-à-vis la caserne Saint-Pierre. « Il n'y a pas de concierge : appeler Verschuren dans la cour. »

C'est sans rire que le *Bonhomme Normand* imprime les lignes suivantes :

Mlle Renée d'Absac est une charmante actrice du théâtre de Caen. Aussi gracieuse que Cérés — et mieux faite que Vénus. Comme femme, elle n'en ignore; aussi ne paraît-elle jamais en scène que court-vêtue. L'une de ces compagnes lui en ayant fait la remarque : — Oh! aurait-elle répondu, tu sais, si l'on exige que je me couvre d'avantage, je quitte le théâtre et j'entre dans le monde.

Je n'ai rien vu de tout cela!

Le discours impérial contenait en 1867 1,710 mots. Il ne contenait plus en 1868 que 1,243 mots. Il ne contenait plus en 1869 que 1,012 mots. Diminution produisant un allègement de 350 mots par année à peu près. Soit pour 1870 662 mots. « 1871 312 mots. Ce qui pourrait faire supposer à quelques-uns, qu'à partir de 1872....

« Le jour de Noël, à New-York, le feu était dans les caves du théâtre Olympique, dans Broadway, 4 pompes et 30 pompiers travaillèrent à éteindre l'incendie. L'orchestre n'a pas cessé de jouer, et les danses n'ont pas été interrompues. »

Ce n'est pas en France qu'on danserait ainsi sur un volcan!... F.

CONCOURS DE L'AVANT-GARDE

Le comité chargé d'examiner les nombreuses chansons soumises au concours, publiera son rapport dans la quinzaine.

CORRESPONDANCE

CHAS. N. — Nous avons égaré votre adresse. RE... D. — La semaine prochaine paraîtra notre bulletin mensuel sur les cafés-concerts. KUHN. — Avons reçu votre volume — Sera analysé. L.LLE. — Malgré notre bonne volonté! impossible. Réellement trop faible.

Le Gérant : GROS-DENIS.